

LE CARILLON

JOURNAL HUMORISTIQUE ILLUSTRÉ

BUREAUX : 10 MARCHE CHAMPLAIN.—BOITE 35 B.—P. QUEBEC.

Ridemus corrente calamo.—Nous rions au fil de la plume

P. D. BILAUDEAU

Redacteur-Propriétaire.

FEUILLETON.

UN BAL.

Suite et fin.

Et ce qui valait encore mieux que sa danse et ses douces paroles, c'est je ne sais quoi dans ses beaux regards tendres, qui fascinait, enchantait, magnétisait, faisait vivre et tout.

En moins d'une heure, nous étions toutes éprises, toujours moi comme les autres.

S'il va de ce train rapide à la guerre, malheur aux forteresses ennemies !

Juge de mon trouble, lorsqu'il vint à moi et me demanda la faveur d'un quadrille.

Hélas ! j'avais un engagement maudit : ah ! si l'estafette de ce matin avait pu venir chercher mon dans sur de la part d'un major quelconque !

"En ce cas, reprit-il, ce sera pour le second, n'est-ce pas ?"

Et il prit place à mes côtés.

Je ne sais trop ce que je lui avais répondu ; car il me semblait bien que je faisais un rêve et que je volais de félicités en félicités.

"N'alliez pas m'oublier !" reprit-il.

J'allais lui dire follement que j'oublierais plutôt que je suis au monde ; mais, par bonheur, la réflexion me revint à temps.

Je répondis simplement que je n'oubliais pas ma promesse.

"Les si vous aimez ne pas me reconnaître ? insista-t-il.

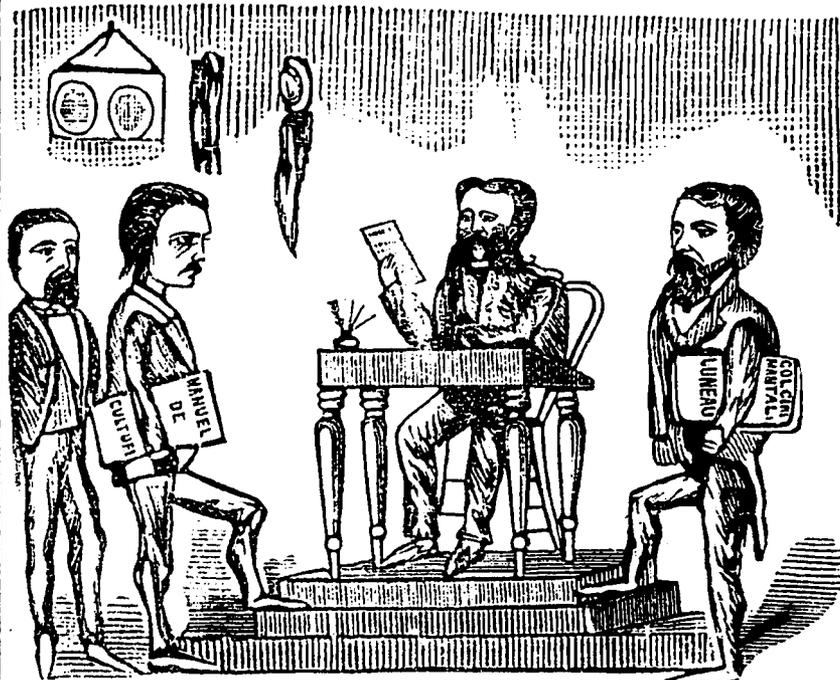
—Je vous reconnaitrais entre mille," cria mon cœur.

Mais je te prie de croire que ma bouche ne fut pas complice de cette indiscrétion.

Soulement, je détachai une rose de mon bouquet et, la lui offrant de l'air le plus indifférent du monde :

"Je vous reconnaitrai, lui dis-je, à ce signe de ralliement."

Un employé délivrant un passeport, n'eût pas été plus impassible et plus gourmé que moi.



LA RENTRÉE A L'ÉCOLE (appel nominal.)

ROBTAILLE (*appelant*) Chapleau !

CHAPLEAU.—Présent, monsieur.

ROBTAILLE.—Loranger, Ross !

—Présent, présent.

ROBTAILLE.—Paquet, Lynch.

Comment, ils sont absents !

CHAPLEAU (*pleurant*) Ce n'est pas leur faute, monsieur, il faut qu'on compte leurs bulletins pour voir s'ils ont mérité de venir à l'école.

Ceux qui prétendent que nous sommes dissimulés auraient-ils donc raison ?

Le ténéraire porta cette rose à sa lèvres ; je ne le regardai pas et pourtant je le vis.

—N'est-ce pas si tu peux.

Du reste, en ce moment je n'aurais osé, pour rien au monde, jeter les yeux sur lui.

Après quoi il s'éloigna d'un air grave, et sut s'asseoir à distance, mais en face de moi.

Je l'observais un peu en dessous pour savoir s'il ne danserait pas avec une autre.

Il ne danse pas, et j'en fus charmée.

Pourquoi ?

Encore une question que je ne cherche pas à résoudre.

Une polonaise et un csardas nous séparaient encore du quadril-

le promis. Ils durèrent des éternités, surtout le "zitarom à tancez !" (la hongroise bis et ter), qui menaçait de n'en pas finir.

Ils avaient donc tous le diable au corps de sauter ainsi, eux qui n'avaient pas de talent, et qui ne savaient pas avec quelle impatience, j'attendais mon quadrille à moi ?

Dans l'intervalle, un major très-original et très-gai, M. Sch....., était venu me présenter ses hommages ; il porte un nom allemand et parle affreusement notre langue, ce qui ne l'empêche pas de la parler toujours.

Un des agréments les plus caractéristiques de sa chère personne est qu'il a l'oreille dure. Habitué à la voix du canou, il ne parle pas, mais il tonne. C'est, à ce qu'il paraît, un très-brave soldat.

Et, en vérité, chère amie, je ne serais pas étonnée qu'il fit peur à l'ennemi, car il est fort laid. Ses joues creuses, ses cheveux ras, les moustache en brosse, tout cela n'en fait pas un Antinoüs.

Jamais conversation ne fut plus baroque que la nôtre : il n'entendait pas mes réponses, et je ne comprenais pas ses questions.

Mais d'une galanterie !

Je crois bien qu'il voulait m'offrir toutes les friandises du buffet, et comme je venais de faire la grimace en croquant un bonbon, il se figura que quelqu'un devait m'avoir insultée dans le bal, et me proposa galamment de tuer tout la monde !

Mon beau capitaine était toujours à son poste d'observation, et si je dois m'en rapporter à sa mine attristée, les empressements du major n'étaient pas de son goût.

Enfin le quadrille fut annoncé ; l'orchestre préluda, et les cavaliers coururent à la recherche de leurs danseuses.

Mon cœur battit à tout rompre lorsque je vis le capitaine s'incliner humblement devant moi, une rose à la main.

Je risais, j'étais folle, et pourtant je tremblais.

"Comment ! dit le major, vous m'enlevez ma charmante voisine?..."

J'étais bien heureuse, je te l'assure, et fière en traversant la foule pour aller prendre place. Ma main tremblait au contact de la sienne ; je ne sais quelles joies, jusqu'alors inconnues, rayonnaient en moi.

Le chef d'orchestre donnait son signal, lorsqu'un coup de formidable bruit d'armes et de chevaux se fit entendre à la porte ; en même temps quelques coups de canon firent trembler les croisées de la salle.

On venait annoncer que l'ennemi attaquait les avant-postes.

Le major, en sa qualité de sourd, avait tout compris dès le premier coup d'œil qu'il avait jeté sur la physionomie du courrier.

"Fort bien, s'écria-t-il en se frottant les mains. Messieurs, excusez-vous auprès de vos danseuses ; mesdames, ce ne sera que l'affaire d'un instant."

Tous coururent à leurs sabres, et de tous ces visages si gracieux et si doux, il ne resta plus que des faces menaçantes et terribles.

Quant à la peur, tu penses bien qu'ils ne la connaissaient pas.

Mon danseur m'avait aussi quittée, plus brave encore, plus audacieux, plus étincelant que les autres, et l'admiration vint se joindre à tous les sentiments qu'il m'inspirait déjà.

J'aurais voulu monter à cheval, et voler à ses côtés sur le champ de bataille. Sa vaillance s'infiltrait en moi.

Il tenait encore ma rose et la mit à son casque, auprès de sa cocarde.

À ce moment où il sortit, nos regards se rencontrèrent, et ce fut comme une étincelle électrique.

Puis nous restâmes seules et tremblantes, pour ainsi dire honteuses, de ces frivoles ajustements de bal, nos seules armes à nous.

Je n'ai pas souvenance d'avoir jamais passé une plus longue heure de ma vie.

Nous avions ouvert les fenêtres et nous écoutions. Quant à rentrer chez soi, nous eussions pu le faire que personne n'y aurait songé, dans la crainte de se trouver entre les deux partis, qui pouvaient d'un instant à l'autre, engager un combat de rues.

Bientôt cependant les coups de canon cessèrent et le bruit du combat se perdit dans le lointain.

Nous augurâmes de là que les Hongrois étaient vainqueurs, et nous avions raison. En effet, un quart d'heure s'était à peine écoulé que l'état-major revint au galop; ils étaient tous riants et joyeux, comme au sortir d'une fête.

Quelques-uns faisaient disparaître de leurs uniformes des taches de boue ou de sang.

Chacun retrouva sa danseuse.

"Où en étions-nous? demanda l'un d'eux.

— Parbleu! reprit joyeusement un autre, nous en étions à la première figure du quadrille."

Et la danse se reforma comme si rien ne se fût passé.

Cependant mon danseur et le major manquaient à l'appel.....

Je tenais mes yeux cloués sur la porte; une sueur froide inondait mon front; la fièvre et l'anxiété battaient par mes artères. Tous arrivaient successivement, sauf celui que j'attendais.

Enfin, le major entra.

Il jeta autour de lui un douloureux regard, et vint droit à moi dès qu'il m'eut aperçue.

"Chère demoiselle, me dit-il, votre danseur m'a chargé de l'excuser auprès de vous; il n'eût certainement pas demandé mieux que d'achever tout de suite la coute-

danse..... mais un boulet lui ayant emporté la jambe, il est naturellement obligé d'attendre l'imputation.

"Ah! chère Laure, je ne danserai plus de quadrille!"

Et, comme je te le disais au commencement de cette lettre, je suis au lit, malade et désespérée.

Traduit du hongrois de SAJO,
par PAUL DURIVAGE.

LE CARILLON

Québec, 21 Novembre 1879.

CONDITIONS.

On demande des agents partout pour la vente du "Carillon."

Le prix à la douzaine est de 50 centins, payables à toutes les quinzaines.

Jusqu'à nouvel ordre, les numéros non-vendus seront repris.

Le prix de l'abonnement est de 50 centins par année, payable d'avance.

Toute personne qui nous fera parvenir une liste de quatre abonnés, recevra le "Carillon" pendant un an. À celles qui nous en procureront plus, nous donnerons vingt-cinq pour cent de commission.

Les communications concernant la rédaction ou l'administration devront être adressées :

P. D. Bilaudeau,
Boîte 35, B.-P. Québec.

AGENCE DE MONTREAL.

M. Arthur P. Godin, No. 30, rue St.-Vincent, est le seul agent autorisé du "Carillon" à Montréal.

Nous accusons réception de la correspondance suivante que nous reproduirons sans commentaire, laissant ce soin à nos lecteurs.

Mon cher Carillon.

Je me permets d'écrire la présente dans le but d'éclaircir tes lecteurs sur la situation politique du moment actuel. Ce n'est pas une mince affaire puisque nos politiciens les plus près du soleil, je veux dire du pouvoir, n'y voient goutte. Mais peu importe, ma correspondance est là; si tu la trouves digne de ton journal, tu la mettras sous le nez de tes lecteurs et je continuerai de te prodiguer mes lumières; si, au contraire, tu la jettes au panier, ma foi il me faudra bien garder mon savoir pour moi, ma tête, dut-elle en éclater. Cependant, avant d'en arriver à cette extrémité, j'irais déverser le trop plein de ma science dans les colonnes de l'Union des Cantons de l'Est.

Dans le moment où je t'écris, la

dernier électeur dépose son bulletin dans la boîte du scrutin, et il ne reste plus qu'à en faire le dépouillement. Les élections des ministres sont terminées. Ces derniers pourront jouir en paix du bien-être que les portefeuilles procureront à chacun d'eux respectivement. Ils pourront mordre à belles dents dans ces fruits récoltés par le ministre de l'Agriculture. Car on ne peut nier que s'ils sont au pouvoir aujourd'hui, c'est dû à son labour. Il s'y entend, lui, et de plus il bêche fort et dou. Parlez-moi d'un gaillard comme lui pour former un ministère.

Comme tu le sais, mon cher Carillon, il n'y avait plus moyen de s'entendre, mais pas du tout, pas du tout. C'était peut-être un peu la faute du chef de l'opposition d'alors, n'en parlons pas. Tout s'efface devant le succès dû au mérite, c'est ce que l'on dit généralement, cette fois on doit dire: devant le mérite du succès; cela s'effacera pareillement.

Or, en face d'une telle situation, qu'a-t-il fait? Voici: il a relevé ses manches d'habit comme pour ne pas les salir, ou comme s'il avait voulu se battre, et il ne fait ni un ni deux, il en a pris trois de chaque côté. Cela devait faire une collision, ce fut le contraire qui arriva. Il exhiba son cabinet au public, c'était une coalition. Il y eut bien quelques coups de sifflets à son apparition, mais la plupart applaudirent. Le tour était fait.

Maintenant comment fera-t-il pour maintenir l'accord dans cette babel politique? C'est son secret. Tout ce que je peux dire, c'est que les deux partis se reposent des fatigues de la dernière session en frottant leurs armes pour la prochaine. Il en sera de même pour les membres du nouveau cabinet. Ils ont travaillé avant pour être ministres, maintenant il va leur falloir travailler pour y rester. La providence fera le reste, c'est-à-dire dirigera les affaires de la province.

Pour finir, je dirai encore un mot des élections. Les amateurs ont pour ainsi dire dérangé les dernières..... Il y avait si peu de comtés à leur disposition. Ensuite il ne faudrait qu'un malheur pour qu'il n'y eut pas de luttes électorales d'ici à deux ans. Mon cher, juge du chagrin de ces braves gens privées du plaisir de pérorer sur les hustings. À les entendre parler d'une manière pour les voir agir de l'autre par la suite; j'en suis à cette conclusion: qu'ils ont les pieds loin de la tête. Cette vérité aura une grande influence sur notre avenir comme peuple.

En voilà bien assez pour aujourd'hui. La semaine prochaine je te

parlerai de l'installation du nouveau ministère.

Tout à toi

QUASIMODO.

Tour Notre-Dame,

20 novembre 1879.

ACTUALITES.

C'était durant la dernière session, Plusieurs électeurs venus à Québec par affaire en profitèrent pour assister aux débats de la chambre. Ils remarquèrent que leur député ne parlait jamais et ils lui en demandèrent la raison.

— Eh! répondit-il, il y a tant de mes collègues qui parlent, il faut bien qu'il y en ait quelques-uns qui écoutent.

Ce reproche ne s'adressait certainement pas au représentant de Terbonne.

— Pourquoi portez-vous vos bas à l'envers, demandait-on à un Irlandais.

— C'est parce qu'il y a des trous de l'autre côté, fut la réponse du Paddy.

Un commis de la maison Jacques-Cartier disait à une cliente, en lui montrant une pièce d'étoffe à robe.

— Je viens de vendre le même article à une dame qui sort d'ici et je l'ai enfoncé.

Naïveté.

Un citoyen du faubourg St.-Jean racontait à sa famille que le matin de son mariage il avait donné une piastre au petit garçon qui en avait servi la messe.

Une piastre, répéta l'un des enfants, qui resta quelque temps songeur comme pour calculer tout ce que cet argent lui aurait procuré et il dit avec un accent de doux reproche.

— Ah! petit père, si tu n'avais attendu!

De tout temps la Minerve a eu le monopole des annonces cocasses.

Voici ce que nous avons trouvé dans le numéro du 29 novembre 1879:

Après l'énumération des articles qu'un marchand offre en vente il y a la note suivante:

N.-B.—Assortiment général de Chapeaux de Castors superfins pour hommes noirs et gris, etc.

Nous trouvons ce qui suit dans le National du 26 novembre 1879!

Le nombre 7 et la panique. "Le nombre 7 a quelque chose de cabalistique. Les années 1817, 27, 37, 47, 57 ont été remarquables par des crises financières. Le nombre 7 est malheureux en matière d'ar-

gent; que deviendrons-nous en 1877, où il se présente deux fois. Ce sera le fin du monde,—du monde financier s'entend.

N'était-ce pas prédire la crise financière la plus désastreuse que nous ayons eue ?

Un homme passablement allumé entré dans un magasin de nouveautés de St-Roch. Rendu au milieu du magasin il s'arrête et regarde en face de lui.

Un commis s'avance avec empressement et lui demande ce qu'il désire. Pas de réponse de notre homme qui regarde toujours.

Tout à coup l'objet de sa curiosité, qui était une grande horloge, se met à sonner. Et l'homme de compter magistralement les coups en frappant du pied comme un tambour major.

Les commis négligeaient de servir les pratiques lesquelles, à leur tour, oubliaient de marchander. Tous les regards étaient tournés vers l'individu qui achevaient de compter. Il s'arrêta à la dernière vibration du timbre et dit :

—Je veux voir le maître de l'établissement, où est-il ?

Cette demande était inutile car celui-ci, agacé outre mesure, s'avantait déjà pour mettre notre homme à la porte.

Les spectateurs redoublèrent d'attention dans l'attente de ce qui allait se passer.

—Vous êtes le patron ?.....

—Oui, après.

—Eh bien, monsieur, votre horloge a un coup de moins.

—C'est certainement mieux que l'avoir un coup de trop, répondit le marchand en lui montrant la porte par un geste qui n'admettait pas de réplique.

Notre homme ne se le fit pas dire deux fois.

L..... avait été quelque peu persécuté par les huissiers, et il avait gardé pour ces honorables officiers une invincible antipathie.

Il affectait même de dire quand il venait à parler d'eux : *les huissiers ?*

—Pourquoi, lui demanda un jour un ami, ne dites-vous pas comme tout le monde, *les huissiers ?*

—Dire les *shuissiers*, jamais s'écria-t-il avec un geste d'horreur. Jamais de liaison avec ces gens-là.

Quelqu'un ayant prié Samuel Clarke de lui prêter un livre, celui-ci lui répondit qu'il ne laissait jamais sortir ses livres de chez lui, mais que s'il voulait venir les lire dans sa chambre il serait le bienvenu.

Peu de jours après, ce monsieur eut besoin d'un soufflet pour allu-



ROBERTSON.—O mon Dieu ! que faire en présence de cette caisse plus que vide !

UNE VOIX.—Va la faire emplir aux sources prospères de la protection.

mer son feu ; il fit demander celui de son ami.

—Dites à M. Clarke que je ne laisse pas sortir mon soufflet de ma chambre, mais que s'il le désire, il pourra souffler toute la journée chez moi.

—ooo—

Sous la Restauration, un duc, favori du spirituel monarque, Louis XVIII, avait un fils, officier dans la marine.

Pendant son séjour à Paris, entre deux croisières, ce jeune homme, — dont le tempérament rappelle assez celui d'un baril de poudre, — vit chaque jour, à l'hôtel paternel, une jeune fille de seize ans, blonde, gracieuse, avenante, de tous points accomplies, et cent fois plus charmante qu'il n'était nécessaire pour tourner la tête à un marin.

Elle n'avait qu'un défaut, son père n'était pas duc. C'était la fille de la femme de charge du logis, et elle-même y exerçait l'honnête mais humble profession de lingère.

Notre héros pensa d'abord qu'une lingère pouvait se prendre à l'abordage comme une frégate. Il en fut pour ses frais d'attaque. Repoussé avec perte et complètement désarmé, il ne demandait plus qu'à se laisser remarquer jusqu'au mariage. Mais avant d'arriver à ce port, il fallait doubler le cap des colères paternelles.

Pluie, tonnerre, éclairs. — Un beau jour pourtant, le calme succéda à la tempête. Le père déclara à son fils qu'il ne s'oppose plus à ce qu'il épouse l'objet de sa flamme. — On est de son temps ou on n'en est pas, nous vivons dans une

époque de lumière et d'égalité..... Bref, le duc consentait au mariage de son fils. Il exigeait seulement qu'il repartît la mer pour un an. Pendant ce temps, le marin réfléchirait aux conséquences, d'un acte aussi sérieux que le mariage et la nouvelle Nanime, (femme de chambre de Voltaire qui épousa le comte d'Olban), se formerait aux belles manières sous la direction du duc, son futur beau-père.

O le malin gentilhomme ! ô le Talleyrand au petit pied ! Sous ses airs nouveaux de condescendance il masquait un plan machiavélique. Il avait remarqué, chez la bru dont l'amour prétendait l'affubler, certaines dispositions à l'embonpoint. Il employa l'année qu'il avait devant lui à faire fructifier cette dangereuse tendance.

Ses complices, dans cet attentat à la beauté de la lingère, furent tous tous les farineux connus. Il interdit sévèrement l'exercice à sa victime, sous prétexte qu'il était indigne d'une future duchesse de faire usage de ses pieds. Au bout de six mois de ce régime, la jeune fille avait engraisé de dix-huit livres. Au bout de l'année elle était monstrueuse.

Sur ces entrefaites revient l'officier, plus épris que jamais, rêvant des vallées d'amour et de langueur.

—Embrasse ta fiancée, lui dit ironiquement son père, et il lui pousse dans les bras cette montagne de santé qu'il avait édifiée si perfidement à son intention.....

L'officier de marine, épouvanté, malgré sa bravoure, s'enfuit et court encore.

—ooo—

Excentricité d'un Anglais

Lord Claydfort avait un fils unique qu'il adorait, et il possédait un superbe chien de Terre-neuve qu'il avait rapporté de ses lointains voyages. Ce chien, nommé Black était le favori de son maître, et il rendait à l'enfant de Milord toute la tendresse que ce lui-ci portait au fidèle quadrupède. Un jour, en passant dans le parc, le jeune garçon se laissa choir dans la rivière et l'en était fait de lui sans le prompt secours que lui apporta le Pyrame aux longs poils. On comprend sans peine toute la reconnaissance dont fut rempli le cœur du Père pour le sauveur de son enfant; mais ce qu'on devinerait difficilement, ce fut la manière dont il la témoigna.

Peu de jours après le sauvetage il assemble toute la famille dans un superbe festin. La table est couverte des mets les plus recherchés, des fruits les plus rares, et au milieu se dresse un immense pâté sous la forme d'un tombeau.

—Mes amis, dit Lord Claydfort, l'œil mouillé par l'émotion en montrant ce chef-d'œuvre de l'art culinaire, ici repose le bon Black, à qui je dois mon fils ; j'ai pensé que le meilleur moyen de lui prouver ma gratitude était de le distribuer à chacun de vous pour que sa chair se mêlât à votre sang. Imitez-moi donc, et que vos estomacs lui servent de demeure dernière.

Et après avoir parlé ainsi, et tout en laissant couler une larme de reconnaissance qui s'était échappée de ses yeux, le noble Lord entama gravement l'avenant dernier demeure du pauvre Black.

Ceci ne nous rappelle-t-il pas la réponse du sauvage à l'homme civilisé ? "Cruel, disait celui-ci au sauvage, tu mange ton père devenu vieux !—Ingrat, répondit le sauvage, tu laisse manger le tien par les vers !"

—ooo—

Un Journaliste Infaillible.

Un monsieur se présente dans les bureaux d'un journal anglais, et demande le rédacteur en chef.

—Monsieur, lui dit-il, votre journal a donné dernièrement une fausse nouvelle.

—Impossible, monsieur.

—Vous avez dit que M. N..... avait été jugé ?

—C'est vrai.

—Condamné ?

—C'est encore vrai.

—Pendé ?

—C'est toujours vrai.

—Non, monsieur, car c'est moi qui suis ce M. N.....

—Pas possible ?

—C'est comme j'ai l'honneur de

vous le dire, et l'espère que vous démentirez la nouvelle.

— Du tout, monsieur.

— Comment ! du tout ; parbleu ce semit curieux.

— Tant que vous voudrez, mais je n'en ferai rien.

— Je me plaindrai à la justice.

— Comme il vous plaira, mais je ne me rétracte jamais. Tout ce que je puis faire pour vous, c'est d'annoncer que la corde a cassé et que vous vous portez très-bien. C'est le principe, on sait que je ne mens jamais.

Le réclamant ne jugea pas à propos d'accepter cette rectification.

Reflexions d'un Flaneur.

Notre existence est un enjeu que nous sommes obligés de laisser toujours sur le tapis.

Les paresseux ont toujours envie de faire quelque chose.

Les nouvelles sont comme les hommes, plus elles viennent de loin, plus elles grossissent.

L'homme avide est dans une continuelle nécessité.

Quand un mot est échappé, on ne peut pas courir après.

L'homme est une pauvre que les malheurs écrasent.

Si tu veux entendre la vérité, écoute parler tout le monde.

L'occasion est un fer chaud sur lequel il faut se hâter de frapper.

DING-DONG.

Plusieurs députés dinaient chez un ministre. L'un de ces messieurs fort enlumé et rendu un peu sourd par son rhume, était placé près de l'amphytison. Celui-ci lui dit en souriant d'un air aimable :

— Comment se porte Mme. ?

M. flatté au dernier point répond avec empressement :

— Oh ! ne m'en parlez pas.....

elle fait le malheur de ma vie.

barrasser, sans pouvoir y réussir. Il faut que je me résigne. C'est une ennemie avec laquelle il me faut vivre.....et c'est surtout la nuit qu'elle me tourmente le plus.

Tout le monde partit d'un éclat de rire. Le pauvre homme tout décontenancé, ne comprenait rien à cette hilarité.

Trompé par la cousonnance quand on lui parlait de sa femme, il avait cru qu'on lui parlait de sa toux et il avait répondu en conséquence.

Voici le dernier mot d'un propriétaire :

— Monsieur, dit-il à un malheureux en quête de logement, êtes-vous marié ?

— Oui, monsieur.

— Vous n'avez ni chats, ni chiens ni perroquets ?

— Non, monsieur.

— Très-bien. Avez-vous des parents avec vous ?

— La mère de ma femme.

— Quel âge a-t-elle ?

— Soixante ans.

— C'est tout ?

— Ma belle-sœur encore.

— Quel âge ?

— Dix-huit ans.

— Alors, monsieur, je ne puis vous admettre à aucun point de vue.

— Comment cela ?

— Je veux qu'il n'y ait chez moi ni naissances, ni mariages, ni enterrements.

— Eh bien ?

— Eh bien ! votre belle-mère pourrait mourir, sa fille pourrait se marier et votre femme..... Done, serviteur.

Ah ! que je me suis mal marié, disait un jour un paysan à l'un de ses amis.

— Tu es bien heureux d'être si mal marié, lui répondit son confrère ; pour moi, ce dont je me plains, c'est de l'être trop bien.

Un mauvais plaisant ayant, par mégarde, laissé échapper un vent qu'il n'avait pu retenir. Au moins, s'écria-t-il, on ne pourra m'accuser aujourd'hui d'avoir fait un coup de tête.

Un homme, d'humeur assez simple, voyant conduire un malfaiteur en prison, demanda à quelqu'un :

— Qu'a donc fait cet homme ?

— Une chose épouvantable ; répliqua avec le plus grand sérieux l'individu auquel il s'adresse ; figurez-vous, mon cher, que l'hiver dernier il a fait sécher de la neige dans un four, et l'a vendu cet été pour du sel fin.

— Ah ! l'infâme coquin, s'écria notre imbécile, et il n'est pas pen-

A l'examen de droit :

— Monsieur, lui demanda-t-il, qu'est-ce qu'une caution ?

— C'est une garantie contre une éventualité fâcheuse.

— En ce cas, un parapluie est une caution.

— Non, c'est tout simplement une précaution.

— Bien, jeune homme, vous êtes du bois dont on fait les juges.

Amusements.

CHARADE.

Vaste amas d'eau, plante, sorcier.
Voilà *premier, second, entier,*

Le *premier* est zéro : l'*autre* mal incurable : *T.*
Le *tout* sur mer, sur terre est bleu redoutable.

ENIGME.

Je suis droite et ronde en affaire.
J'ai des dehors polis : j'allie à la douceur
Une fermeté nécessaire.
Mais chaque pas qu'on me voit faire
Est marqué par une noirceur !

LOGOGRIPE.

Frappé par les demoiselles
Je reçois leurs coups sans souffrir :
Tête à bas, je puis leur offrir
Un mot latin fort connu d'elles.

Probleme.

Un commis de magasin a dans ses rayons une pièce d'étoffe de 20 verges de long. Chaque jour on lui en achète une verge qu'il est obligé de couper. Au bout de combien de jours aura-t-il fini de couper la pièce ?

Il y a trois mois d'abonnement pour la première personne qui nous fera parvenir les meilleures réponses à ces charades, etc.

RÉPONSES

aux charade et problème du dernier numéro.

Charade 4.....VIN-AIGRE.
Enigme 3.....PINCETTES.
Logogripe 3.....LANGUE où se trouvent *auge, élan, nu, nue,* (ce vers a été omis) *lune, gale, âne.*

Pour résoudre le problème il faut additionner les noix et diviser le total (43) par le nombre des enfants (6) ; le quotient est 8. Celui qui en avait le moins (5) en gagne 3, et celui qui en avait le plus (12) en perd 4.

La première lettre renfermant les réponses correctes était de M. V. G., St-Roch. — S'il vous plaît, monsieur, de nous donner votre adresse.

LAVOIE & MARQUIS,

Marchands de fleur et de provisions,

COINS DES RUES D'ALHOURIE ET SOUS-LE-FORT.

Basse-Ville, Québec.

N. B. — Ont toujours en mains un assortiment complet de Fleur, Grains de toutes sortes. Pâtes, etc., & des

PRIX QUI DÉFIENT TOUTE COMPÉTITION.

Québec, 24 Octobre 1879.

DION & Cie,

Fabricant de la célèbre fleur-préparée.

En faisant usage de la fleur-préparée de MM. Dion & Cie., vous économisez 30 pour cent sur le beurre et sur les œufs, et vous faites une merveille. Vos pâtisseries sont beaucoup plus souples et plus légères, sans égaler au trouble que vous avez de moins.

REMARQUEZ QUE :

1o. Le temps gagné est considérable.
2o. Un peu d'eau et un bon feu suffisent pour faire du bon pain.
3o. Le pain fait avec la fleur-préparée est meilleur et se conserve plus longtemps.

N'hésitez donc plus à faire usage de la fleur préparée par

MM. DION & Cie.

Marché Champlain B. V. Québec, Québec, 24 Octobre 1879.

Blumhart & Rivierin

REPORTATEURS ET MARCHANDS DE

VINS,

LIQUEURS

ÉPICERIES,

ETC.

EN GROS et en DETAIL

No. 45 Rue de la Couronne,

(Ancien magasin de M. J. A. Mailloux, en face de la rue des Pesses.)

St. Roch, QUÉBEC.

Québec, 24 Octobre 1879.

OVIDE LECLERC

BARBIER

247, Rue St. Joseph

ST. ROCH.

Dépot de la célèbre Eau-Cultivatrice pour faire pousser les cheveux.

Québec, 24 Octobre 1879.

LE CARILLON

Journal hebdomadaire illustré paraissant le vendredi de chaque semaine.

ABONNEMENT :

1 an..... 50 cts
6 mois..... 25 "

Strictement payable d'avance.

ANNONCES PAR LIGNE :

Première insertion..... 10 cts
Insertions subséquentes..... 5 "